

Pierre Charpentier de Longchamps

TABLEAU HISTORIQUE DES GENS DE LETTRES,  
*ou abrégé chronologique et critique de l'histoire de la littérature  
françoise, considérée dans ses diverses Révolutions, depuis son  
origine jusqu'au dix-huitième Siècle*

Par M. l'Abbé de L\*\*\*. Paris, Ch. Saillant, 1767-1770,  
6 volumes in-12

Texte édité par Éliane Viennot. A également paru, accompagné d'une présentation, dans [\*Revisiter la « Querelle des femmes ». Discours sur l'égalité/l'inégalité des sexes, de 1750 aux lendemains de la Révolution française\*](#), sous la direction d'Éliane Viennot, avec la collab. de Nicole Pellegrin, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2012.

[5:84] L'exemple du Paraclet pourroit être regardé comme une exception à cette ignorance générale, dont le préjugé fait une loi barbare pour la plus belle moitié du genre humain, si l'on n'avoit que cet exemple à produire à l'honneur des Vierges savantes du douzième siècle. Mais l'émulation littéraire ne fut guère moins en vigueur dans plusieurs autres Monastères de filles, qu'il seroit trop long de parcourir. Elles se piquoient sur-tout de bien connoître les langues, et particulièrement le latin, qu'elles étudioient comme un préalable essentiel à l'intelligence des livres sacrés. La rareté des traductions en langue Romance, faisoit un devoir de cette étude, à [85] quiconque avoit l'ambition de se familiariser avec l'écriture. [...]

[5:88] [Outre Héloïse] cette rivale des plus illustres contemporains [...], plusieurs aspiroient à cette gloire. De ce nombre, étoient les illustres abbesses qu'on va nommer. [... *évoque, Cécile, fille du roi Guillaume le Conquérant ; Emma, abbesse de Saint-Amand à Rouen ; Gisèle, fille d'un comte de Macon ; Mathilde, fille de Henri I d'Angleterre ; Marguerite, nièce du pape Calixte II et femme de Gui, comte d'Albon*]

[5:89] on en pourroit citer plusieurs autres, dont les noms, moins célèbres, figureroient pourtant avec avantage, dans ce discours préliminaire ; mais les loix d'un abrégé ne permettent pas les longues énumérations, et nous terminerons ici la liste des savantes Françaises qu'a produit le douzième siècle.

On s'étonnera, sans doute, que [90] ce siècle encore barbare ait, à cet égard, un avantage sur les régnes les plus florissans de notre Littérature. Pour accorder cette contradiction apparente, il suffit d'observer que les hommes ne s'étoient point alors arrogé le privilège exclusif de penser et de connoître ; que les femmes aspiroient au même but, et qu'elles ne s'imaginoient pas encore que ce fut assez de plaire et de séduire, pour atteindre la perfection de leur sexe. Elles ambitionnoient l'estime des hommes ; et ce siècle grossier leur fournissoit des écoles publiques qui leur offroient les moyens de l'obtenir : moyens qu'on a cru devoir

écarter dans les tems plus lumineux. En vain la raison, la Philosophie et l'expérience, nous apprennent que les vertus sont le fruit d'une éducation raisonnée, le préjugé nous crie qu'il n'est pas bon que la femme soit l'égale de l'homme ; la préjugé est écouté, et les femmes languissent dans une ignorance [91] qui fait leur malheur et notre ennui. Et ce sont des siècles éclairés qui ont donné la sanction à cette loi barbare ! Quel abus des lumières, que celui qui condamne la moitié du genre humain à s'en passer !

Des personnes judicieuses et autorisées souhaiteroient qu'il se formât de nos jours, un établissement où des Maîtresses instruites figureroient dans l'esprit des jeunes Demoiselle assemblées, les premières ébauches des connoissances littéraires. L'émulation, ce ressort puissant des talens et du goût ; la curiosité, cette affection aussi naturelle à l'ame qui se forme, que l'appétit l'est au corps qui se nourrit ; des récompenses dont le choix seroit assorti, et l'application raisonnée ; tous ces moyens réunis dans les seules écoles ouvertes à un certain nombre de disciples, les dresseroient insensiblement dans l'art pénible de se guetter soi-même, de fonder ses dispositions, d'é-[92]pier son génie, de l'exercer avec succès. Si tous ces moyens ne faisoient pas des Savantes de nos élèves, ils les disposeroient du moins à le devenir. Semblables à ces aveugles nés, qui commencent à sentir les premières impressions de la lumière, elles mettroient tout en usage pour envisager les objets sous un point de vue plus net et plus précis. Ces impulsions secrettes de la nature, ce besoin de connoître qui n'excite dans la plûpart d'autres sensations que la surprise, ne seroit plus un langage obscur et mystérieux, mais les ordres imposants du génie qui commanderoit en maître. [...]